

SIMONE DE BEAUVOIR

**LA FORCE
DE L'ÂGE**

nrf

GALLIMARD

A JEAN-PAUL SARTRE.

PROLOGUE

Je me suis lancée dans une imprudente aventure quand j'ai commencé à parler de moi : on commence, on n'en finit pas. Mes vingt premières années, il y a longtemps que je désirais me les raconter ; je n'ai jamais oublié les appels que j'adressais, adolescente, à la femme qui allait me résorber en elle, corps et âme : il ne resterait rien de moi, pas même une pincée de cendres ; je la conjurais de m'arracher un jour à ce néant où elle m'aurait plongée. Peut-être mes livres n'ont-ils été écrits que pour me permettre d'exaucer cette ancienne prière. A cinquante ans, j'ai jugé que le moment était venu ; j'ai prêté ma conscience à l'enfant, à la jeune fille abandonnées au fond du temps perdu, et perdues avec lui. Je les ai fait exister en noir et blanc sur du papier.

Mon projet n'allait pas plus loin. Adulte, je cessai d'invoquer l'avenir ; quand j'eus terminé mes Mémoires aucune voix ne s'élevait dans mon passé pour me presser de les poursuivre. J'étais décidée à entreprendre autre chose. Et puis, voilà que je n'y parvins pas. Invisible, en dessous de la dernière ligne, un point d'interrogation est dessiné dont je n'ai pas pu détourner ma pensée. La liberté : pour quoi faire ? Tout ce branlebas, ce grand combat, cette évasion, cette victoire, quel sens la suite de ma vie devait-elle leur donner ? Mon premier mouvement a été de me retrancher derrière mes livres ; mais non, ils n'apportent aucune réponse : ce sont eux qui se trouvent en question. J'avais décidé d'écrire, j'ai écrit, d'accord : mais quoi ? pourquoi ces livres-là, rien que ceux-là, justement ceux-là ? Est-ce que je voulais moins ou plus ? Il n'y a pas de commune mesure entre l'espoir vide et infini de mes vingt ans et une œuvre faite. Je voulais à la fois beaucoup plus, beaucoup moins. Peu à peu, je me suis convaincue que le premier volume de mes souvenirs exigeait à mes propres yeux une suite : inu-

tile d'avoir raconté l'histoire de ma vocation d'écrivain si je n'essaie pas de dire comment elle s'est incarnée.

D'ailleurs, réflexion faite, ce projet en soi m'intéresse. Mon existence n'est pas finie, mais déjà elle possède un sens que vraisemblablement l'avenir ne modifiera guère. Lequel? Pour des raisons, qu'au cours de cette enquête même il me faudra tirer au clair, j'ai évité de me le demander. Il est temps ou jamais de l'apprendre.

On me dira peut-être que ce souci ne concerne que moi ; mais non ; Samuel Pepys ou Jean-Jacques Rousseau, médiocre ou exceptionnel, si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins, se trouve mis en jeu. Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer, ici ou là, celle des autres. D'ailleurs, les écrivains sont harcelés de questions : Pourquoi écrivez-vous? Comment passez-vous vos journées? Par-delà le goût des anecdotes et des commérages, il semble que beaucoup de gens souhaitent comprendre quel mode de vie représente l'écriture. L'étude d'un cas particulier renseigne mieux que des réponses abstraites et générales : c'est ce qui m'encourage à examiner le mien. Peut-être cet exposé aidera-t-il à dissiper certains des malentendus qui séparent toujours les auteurs de leur public et dont j'ai éprouvé bien souvent le désagrément ; un livre ne prend son vrai sens que si l'on sait dans quelle situation, dans quelle perspective et par qui il a été écrit : je voudrais expliquer les miens en parlant aux lecteurs de personne à personne.

Cependant, je dois les prévenir que je n'entends pas leur dire tout. J'ai raconté sans rien omettre mon enfance, ma jeunesse ; mais si j'ai pu sans gêne, et sans trop d'indiscrétion, mettre à nu mon lointain passé, je n'éprouve pas à l'égard de mon âge adulte le même détachement et je ne dispose pas de la même liberté. Il ne s'agit pas ici de clabauder sur moi-même et sur mes amis ; je n'ai pas le goût des potinages. Je laisserai résolument dans l'ombre beaucoup de choses.

D'autre part, ma vie a été étroitement liée à celle de Jean-Paul Sartre ; mais son histoire, il compte la raconter lui-même, et je lui abandonne ce soin. Je n'étudierai ses idées, ses travaux, je ne parlerai de lui que dans la mesure où il est intervenu dans mon existence.

Des critiques ont cru que dans mes Mémoires j'avais voulu

donner aux jeunes filles une leçon ; j'ai surtout souhaité m'acquitter d'une dette. Ce compte rendu en tout cas est dénué de toute préoccupation morale. Je me borne à témoigner de ce que ma vie a été. Je ne préjuge rien, sinon que toute vérité peut intéresser et servir. A quoi, à qui servira celle que je tente d'exprimer dans ces pages ? Je l'ignore. Je souhaiterais qu'on les abordât avec la même innocence¹.

1. J'ai consenti, dans ce livre, à des omissions : jamais à des mensonges. Mais il est probable que dans de petites choses ma mémoire m'a trahi ; les légères erreurs que le lecteur relèvera peut-être ne compromettent certainement pas la vérité de l'ensemble.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Ce qui me grisa lorsque je rentrai à Paris, en septembre 1929, ce fut d'abord ma liberté. J'y avais rêvé dès l'enfance, quand je jouais avec ma sœur à « la grande jeune fille ». Étudiante, j'ai dit avec quelle passion je l'appelai. Soudain, je l'avais; à chacun de mes gestes, je m'émerveillais de ma légèreté. Le matin, dès que j'ouvrais les yeux, je m'ébrouais, je jubilais. Aux environs de mes douze ans, j'avais souffert de ne pas posséder à la maison un coin à moi. Lisant dans *Mon journal* l'histoire d'une collégienne anglaise, j'avais contemplé avec nostalgie le chromo qui représentait sa chambre : un pupitre, un divan, des rayons couverts de livres; entre ces murs aux couleurs vives, elle travaillait, lisait, buvait du thé, sans témoin : comme je l'enviai! J'avais entrevu pour la première fois une existence plus favorisée que la mienne. Voilà qu'enfin moi aussi j'étais chez moi! Ma grand-mère avait débarrassé son salon de tous ses fauteuils, guéridons, bibelots. J'avais acheté des meubles en bois blanc que ma sœur m'avait aidée à badigeonner d'un vernis marron. J'avais une table, deux chaises, un grand coffre qui servait de siège et de fourre-tout, des rayons pour mettre mes livres, un divan assorti au papier orange dont j'avais fait tendre les murs. De mon balcon, au cinquième étage, je dominais les platanes de la rue Denfert-Rochereau et le Lion de Belfort. Je me chauffais avec un poêle à pétrole rouge et qui sentait très mauvais : il me semblait que cette odeur défendait ma solitude et je l'aimais. Quelle joie de pouvoir fermer ma porte et passer mes journées à l'abri de tous les regards! Je suis très longtemps restée indifférente au décor dans lequel je vivais; à cause, peut-être, de l'image de *Mon journal* je préférais les chambres qui m'offraient un divan, des rayonnages; mais je m'accom-

modais de n'importe quel réduit : il me suffisait encore de pouvoir fermer ma porte pour me sentir comblée.

Je payais un loyer à ma grand-mère et elle me traitait avec autant de discrétion que ses autres pensionnaires ; personne ne contrôlait mes allées et venues. Je pouvais rentrer à l'aube ou lire au lit toute la nuit, dormir en plein midi, rester claquemurée vingt-quatre heures de suite, descendre brusquement dans la rue. Je déjeunais d'un *bortsch* chez Dominique, je dînais à la Coupole d'une tasse de chocolat. J'aimais le chocolat, le *bortsch*, les longues siestes et les nuits sans sommeil, mais j'aimais surtout mon caprice. Presque rien ne le contrariait. Je constatai joyeusement que le « sérieux de l'existence », dont les adultes m'avaient rebattu les oreilles, en vérité ne pesait pas lourd. Passer mes examens, ça n'avait pas été de la plaisanterie ; j'avais durement peiné, j'avais eu peur d'échouer, je butais contre des obstacles et je me fatiguais. Maintenant, nulle part je ne rencontrais de résistances, je me sentais en vacances, et pour toujours. Quelques leçons particulières, une délégation au lycée Victor-Duruy m'assuraient mon pain quotidien ; ces corvées ne m'ennuyaient même pas car il me semblait en les exécutant me livrer à un nouveau jeu : je jouais à la grande personne. Faire des démarches pour trouver des *tapirs*, discuter avec des directrices et des parents d'élèves, établir mon budget, emprunter, rembourser, calculer, toutes ces activités m'amusaient parce que je les accomplissais pour la première fois. Je me rappelle avec quelle gaieté je touchai mon premier chèque. J'avais l'impression de mystifier quelqu'un.

La toilette ne m'avait jamais beaucoup intéressée ; je pris tout de même plaisir à m'habiller à ma guise ; j'étais encore en deuil de mon grand-père et je ne tenais pas à choquer ; j'achetai un manteau, une toque et des escarpins gris ; je me fis faire une robe assortie, et une autre noir et blanc ; par réaction contre les cotonnades et les lainages auxquels j'avais été vouée, je choisis des tissus soyeux : du crêpe de Chine, et une étoffe très vilaine qui était à la mode cet hiver-là, du velours frappé. Chaque matin, je me fardais avec éclat et à la diable : une plaque rouge sur chaque pommette, beaucoup de poudre, du rouge sur les lèvres. Je trou-

vais absurde qu'on se vêtit plus coûteusement le dimanche qu'en semaine; pour moi, dorénavant, c'était tous les jours fête et je m'accoutrais en toutes circonstances de la même manière. Je me rendais compte que le crêpe de Chine et le velours frappé semblaient plutôt déplacés dans les couloirs d'un lycée, que mes escarpins auraient été moins éculés si je ne les avais pas traînés du matin au soir sur les pavés de Paris, mais je m'en foutais. La toilette était une de ces choses que je ne prenais pas au sérieux.

Je m'installais, je me nippais, je recevais des amis, je sortais; mais ce n'était que des préliminaires. Quand Sartre rentra à Paris au milieu d'octobre, ma nouvelle vie commença vraiment.

Sartre était venu me voir en Limousin; il était descendu à l'hôtel de la Boule d'Or, à Saint-Germain-les-Belles; pour éviter les commérages, nous nous rencontrions à bonne distance du bourg, dans la campagne. Avec quelle gaieté, le matin, je dévalais les pelouses du parc, j'enjambais les sautoirs, je traversais les prairies encore humides où j'avais si souvent, et parfois si amèrement, remâché ma solitude! Nous nous asseyions dans l'herbe et nous causions. Je n'avais pas imaginé, le premier jour, que, loin de Paris et de nos camarades, cette occupation pût nous suffire. « Nous emporterons des livres, et nous lirons », avais-je suggéré. Sartre s'était indigné; il avait aussi balayé tous mes projets de promenade; il était allergique à la chlorophylle, le verdoisement de ces pâturages l'excédait, il ne le tolérait qu'à condition de l'oublier. Soit. Pour peu qu'on m'y encourageât, la parole ne m'effrayait pas; nous reprîmes la conversation amorcée à Paris, et, bientôt, je me rendis compte que, se poursuivît-elle jusqu'à la fin du monde, le temps me semblerait trop court. Le matin venait de naître et déjà la cloche du déjeuner sonnait. J'allais me restaurer en famille; Sartre mangeait du pain d'épice ou du fromage que ma cousine Madeleine déposait avec mystère dans un pigeonnier abandonné, à côté de la « maison d'en bas » : elle aimait le romanesque. A peine éclos, l'après-midi se fanait, la nuit

descendait; Sartre regagnait son hôtel; il dînait à côté de commis-voyageurs. J'avais dit à mes parents que nous travaillions à un livre qui serait une critique du marxisme. J'espérais les amadouer en flattant leur haine du communisme, mais je ne les convainquis guère. Quatre jours après l'arrivée de Sartre, je les vis apparaître à la lisière du pré où nous étions installés; ils s'approchèrent; mon père avait l'air résolu, mais un peu embarrassé, sous son canotier jauni; Sartre, qui portait ce jour-là une chemise d'un rose agressif, sauta sur ses pieds, l'œil en bataille. Mon père le pria courtoisement de quitter le pays : les gens jasaient et mon apparente inconduite nuisait à la réputation de ma cousine, qu'on cherchait à marier. Sartre rétorqua vivement, mais sans trop d'éclat, car il était décidé à ne pas avancer d'une heure son départ. Nous nous bornâmes à nous donner des rendez-vous un peu plus clandestins, dans des châtaigneraies lointaines. Mon père ne revint pas à la charge et Sartre demeura encore une semaine à la Boule d'Or. Ensuite, nous nous écrivîmes quotidiennement.

Lorsque je le retrouvai, en octobre, j'avais liquidé mon passé¹; je m'engageai sans réserve dans notre histoire. Sartre devait bientôt partir pour le service militaire; en attendant, il était en vacances. Il logeait rue Saint-Jacques chez ses grands-parents Schweitzer et nous nous rencontrions le matin, dans le Luxembourg gris et or, sous le regard blanc des reines de pierre; nous ne nous quittions que très tard dans la nuit. Nous marchions à travers Paris, et nous continuions à causer; sur nous, nos rapports, notre vie et nos livres à venir, nous faisons le point. Aujourd'hui ce qui me semble le plus important dans ces conversations, ce sont moins les choses que nous disions que celles que nous prenions pour accordées : elles ne l'étaient pas; nous nous trompions, à peu près en tout. Pour nous définir il faut faire le tour de ces erreurs car elles exprimaient une réalité : celle de notre situation.

Je l'ai dit : Sartre vivait pour écrire; il avait mandat de témoigner de toutes choses et de les reprendre à son compte à la lumière de la nécessité; moi, il m'était enjoint de prê-

1. J'ai raconté cette liquidation dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

ter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant. Ces missions s'imposaient à nous avec une évidence qui nous en garantissait l'accomplissement; sans nous le formuler, nous nous rallions à l'optimisme kantien : tu dois, donc tu peux; et en effet comment la volonté se mettrait-elle en doute dans le moment même où elle se décide et s'affirme? c'est tout un, alors, de vouloir et de croire. Aussi faisons-nous confiance au monde et à nous-mêmes. La société, sous sa forme actuelle, nous étions contre; mais cet antagonisme n'avait rien de morose : il impliquait un robuste optimisme. L'homme était à recréer et cette invention serait en partie notre œuvre. Nous n'envisagions pas d'y contribuer autrement que par des livres : les affaires publiques nous assommaient; mais nous escomptions que les événements se dérouleraient selon nos désirs sans que nous ayons à nous en mêler; sur ce point, en cet automne 1929, nous partagions l'euphorie de toute la gauche française. La paix semblait définitivement assurée; l'expansion du parti nazi en Allemagne ne représentait qu'un épiphénomène sans gravité. Le colonialisme serait liquidé dans un bref délai : la campagne déclenchée par Gandhi aux Indes, l'agitation communiste en Indochine le garantissaient. Et la crise, d'une exceptionnelle virulence, qui secouait le monde capitaliste laissait présager que cette société ne tiendrait pas le coup longtemps. Il nous semblait déjà habiter l'âge d'or qui constituait à nos yeux la vérité cachée de l'Histoire et qu'elle se bornerait à dévoiler.

Nous ignorions sur tous les plans le poids de la réalité. Nous nous targuions d'une radicale liberté. Ce mot, nous y avons cru si longtemps et avec tant de ténacité qu'il me faut regarder de près ce que nous mettions dessous.

Il couvrait une expérience réelle. Dans toute activité une liberté se découvre, et particulièrement dans l'activité intellectuelle parce qu'elle fait peu de place à la répétition; nous avons beaucoup travaillé; sans trêve, il nous avait fallu comprendre et inventer à neuf; nous avons de la liberté une intuition pratique, irrécusable; notre tort fut de ne pas la contenir dans ses justes limites; nous nous sommes pris à l'image de la colombe de Kant : l'air qui lui résiste, loin

d'entraver son vol le supporte. Le donné nous est apparu comme la matière de nos efforts et non comme leur conditionnement : nous pensions ne dépendre de rien. De même que notre aveuglement politique, cet orgueil spiritualiste s'explique d'abord par la violence de nos projets. Écrire, créer : on n'oserait guère risquer cette aventure si l'on n'imaginait pas être maître absolu de soi, de ses fins et de ses moyens. Notre audace était inséparable des illusions qui la soutenaient et les circonstances les avaient favorisées ensemble. Aucun obstacle extérieur ne nous avait jamais forcés d'aller à contre-courant de nous-mêmes ; nous voulions connaître, et nous exprimer : nous nous trouvions engagés jusqu'au cou dans cette voie. Notre existence comblait si exactement nos vœux qu'il nous semblait l'avoir choisie : nous en augurons qu'elle se soumettrait toujours à nos desseins. La chance qui nous avait servis nous masquait l'adversité du monde. D'autre part, intérieurement, nous ne nous sentions pas d'attaches. Je conservais de bonnes relations avec mes parents, mais ils avaient perdu sur moi toute emprise ; Sartre n'avait jamais connu son père ; ni sa mère ni ses grands-parents n'avaient à ses yeux incarné la loi ; en un sens nous étions tous deux sans famille et nous avions érigé cette situation en principe. Nous y avions été encouragés par le rationalisme cartésien, que nous avait transmis Alain, et que nous avions embrassé précisément parce qu'il nous convenait. Aucun scrupule, aucun respect, aucune adhérence affective ne nous retenait de prendre nos décisions à la lumière de la raison et de nos désirs ; nous n'apercevions en nous rien d'opaque ni de trouble : nous pensions être pure conscience et pure volonté. Cette conviction était fortifiée par l'emportement avec lequel nous missions sur l'avenir ; nous n'étions aliénés à aucun intérêt défini puisque le présent et le passé devaient sans cesse se dépasser. Nous n'hésitions pas à contester toutes choses et nous-mêmes chaque fois que l'occasion nous en sollicitait ; nous nous critiquions, nous nous condamnions avec aisance car tout changement nous semblait un progrès. Comme notre ignorance nous dissimulait la plupart des problèmes qui auraient dû nous inquiéter, nous nous contentions de ces révisions et nous nous croyions intrépides.

SIMONE DE BEAUVOIR

La force de l'âge

Peu à peu je me suis convaincue que le premier volume de mes souvenirs exigeait à mes propres yeux une suite : tout ce branle-bas, ce grand combat, cette évasion, cette victoire, quel sens ma vie devait-elle leur donner? Inutile d'avoir raconté l'histoire de ma vocation d'écrivain si je n'essaie pas de dire comment elle s'est incarnée.

Les auteurs sont harcelés de questions : pourquoi écrivez-vous? comment passez-vous vos journées? Par-delà le goût des anecdotes et des commérages, il semble que beaucoup de gens souhaitent comprendre quel mode de vie représente l'écriture. L'étude d'un cas particulier renseigne mieux que des réponses abstraites et générales : c'est ce qui m'encourage à examiner le mien. Peut-être cet exposé aidera-t-il à dissiper certains des malentendus qui séparent toujours les écrivains de leur public et dont j'ai bien souvent le désagrément, un livre ne prend son vrai sens que si l'on sait dans quelle situation, dans quelle perspective et par qui il a été écrit. Je voudrais expliquer les miens en parlant aux lecteurs de personne à personne.

Des critiques ont cru que dans mes Mémoires j'avais voulu donner aux jeunes filles une leçon, j'ai surtout souhaité m'acquitter d'une dette. Ce compte rendu, en tout cas, est dénué de toute préoccupation morale. Je me borne à témoigner de ce que ma vie a été. Je ne préjuge rien, sinon que toute vérité peut intéresser et servir. A quoi, à qui servira celle que je tente d'exprimer dans ces pages? Je l'ignore. Je souhaiterais qu'on les abordât avec la même innocence.

S.B.

nrf



9 782070 205202



60-X A 20520 ISBN 2-07-020520-7

Extrait de la publication